

— *Je vais faire une grosse bêtise.*

Chapitre 1

La caravane est silencieuse.

L'encre du crépuscule imbibe lentement les champs.

Seul le friselis des bouleaux qui se meuvent selon une chorégraphie parfaitement synchrone rappelle que l'automne frappe à la porte de la ferme d'Alexandre.

Dans l'encadrement, l'agriculteur se tient droit, sombre, scrutant l'intérieur.

— Guiguille ! tonitrué-t-il de sa voix de baryton.

Là-haut, une lampe s'allume. Une voix descend l'escalier.

— Quoi encore ?

— Ça grésille toujours.

— Comment ça ? T'as vérifié les câbles ?

— Tu me prends pour une truffe du Périgord ?

— Bon ok, bouge pas j'arrive.

Une silhouette dégingandée dévale à son tour l'escalier, suivant la voix. Les deux semblent irréconciliables : le timbre profond et rauque contraste avec le corps petit et fluide de l'homme.

Guillaume passe devant son frère dans un courant d'air qui se mêle à la brise du soir.

— Tu crois que je ne vois pas ton regard ?

— Quel regard ?

— Celui qui dit que j'aurais pu m'habiller un peu avant de descendre.

— Mais non, tu sais bien que j'adore ce petit coordonné caleçon troué, t-shirt mité. C'est frais, c'est aéré... Tes Crocs en sont la preuve vivante.

— Ouais bon ça va on fait de la radio, pas de la télé hein !

Quelques dizaines de mètres séparent le corps de ferme massif de la caravane fragile. Lorsque Alexandre y retrouve son frère, celui-ci a déjà chaussé le casque et compte devant le micro en base 3.

— 1, 2, 1, 2... ça grésille, confirme-t-il à son frère qui écarte les bras en signe d'évidence.

— C'est tes câbles, ton matos de brocante.

— Eh, c'est du vintage, monsieur le technophobe.

— Vintage ou foutu, c'est pareil. Voilà ce que c'est de chiner dans les vide-greniers, ça vaut pas un cachou.

Guillaume lève un sourcil, un coin de sourire.

— Et pourtant, c'est avec ça que je fais tourner ta voix aux quatre coins du canton.

Un cliquetis. Puis le son revient, pur.

— Voilà, c'est réglé. Du coup tant que j'y suis je vais lancer la rediff de la semaine dernière et le studio sera à toi, annonce Guillaume.

— C'est une diff ET un montage, rectifie Alexandre.

— Oui, bon, un montage en direct différé...

— Autrement dit, un faux direct.

— Exactement. Le seul genre d'émission où tu peux refaire ta phrase trois fois sans que personne s'en rende compte... si tu vois ce que je veux dire.

Alexandre laisse retomber la tension d'un soupir avant de s'asseoir, les mains déjà posées sur la table de mixage.

Autour de lui, tout est prêt : la console, les deux platines, les vinyles soigneusement empilés.

Ce soir, après que Guillaume aura lancé la diffusion de l'émission enregistrée, Alexandre mettra dans la boîte celle de la semaine à venir – un rituel dont chaque geste semble répondre à l'autre.

— Bon, dit-il en posant les mains sur la table de mixage, c'est parti pour le voyage.

Guillaume hoche la tête, enclenche la lecture sur l'ordinateur et s'éclipse discrètement.

Puis revient :

— Ah ! J'allais oublier. La médiathèque m'a enfin passé ses CD, la base compte désormais deux mille titres supplémentaires. Ils m'ont aussi dit qu'ils en auraient d'autres la semaine prochaine.

— Ouais bon super, merci, le congédie Alexandre d'un revers de main avant de réinvestir l'espace.

Son refuge.

À l'intérieur, tout est ordonné, autant que ses pensées. Il a déjà en tête la thématique du soir. Autour de lui, dans l'espace exigu, chaque objet raconte une histoire : la table de mixage qui a survécu à des années de soirées étudiantes, les deux platines qui grincent légèrement lorsqu'on les touche, et la pile de vinyles soigneusement rangée dans un coin, chacun portant les traces de doigts et de souvenirs.

Alexandre enlève son manteau. Ses mains sentent encore ce mélange d'humus, de fumier et d'herbe fraîche malgré la douche vespérale, mais il ne s'en soucie pas. Cette odeur fait partie de lui. Elle s'y accroche comme une rengaine entêtante qui vous envahit le cerveau après vous avoir surpris au détour d'un mot, d'un geste, d'une pensée.

Il s'approche de la première platine avec la délicatesse d'un chirurgien.

Ses doigts glissent sur le disque qui va ouvrir son émission. Il souffle légèrement dessus pour lisser son épiderme de la poussière accumulée durant son histoire. Le geste est machinal et vain car il sait que la saleté logée au creux des microsillons ne cédera qu'à la patience du chiffon antistatique.

Puis il ouvre le capot, pose le vinyle sur le plateau et ajuste le centre. Son cœur bat un peu plus vite. Il descend l'aiguille avec précaution sur la quatrième piste. L'espace sonore se charge, devient presque palpable. Il entend un léger clic, puis le crépitement familier du microsillon qui s'installe avant que les premières notes percent enfin le silence.

Ce morceau n'a pas été choisi au hasard. Il pousse le volume du son de sa console au tiers et son micro à 60%.

La musique s'efface peu à peu, avalée par sa voix :

— Bonsoir à tous et bienvenue dans cette soirée particulière qui ne se répète que deux fois dans l'année. Ce genre de soir qui précède une nuit d'égale longueur au jour. Et pour ce jour d'équinoxe je vous propose de m'accompagner pour un voyage dans la lumière, murmure-t-il dans le micro, sa voix chaude

résonnant contre les parois de la caravane. J'ai choisi en ce soir de pleine lune *Harvest Moon* parce qu'elle parle de la lumière douce, de la fin d'un cycle et de la beauté des choses simples... comme la vie à la campagne, nos petites routines et les instants qu'on voudrait éternels.

Puis il s'efface derrière l'introduction musicale et laisse toute la place au morceau tandis qu'il prépare la chanson suivante sur la seconde. Il penche la tête et s'approche au plus près de la galette pour vérifier que l'aiguille descend bien sur la piste du 45 tours. Lorsque le son qui rebondit dans son casque le rassure, il n'a plus qu'à laisser le bras levé à quelques millimètres du disque pour le lancer.

Maintenant il peut savourer, ses yeux mi-clos accrochant le post-it laissé par Claude lors de sa dernière émission : meraki¹.

Le grain familier du microsillon se répand dans la cabine. Les premières notes de guitare résonnent telles un soupir de vent sur les blés, et le timbre légèrement rauque de Neil Young s'insinue, chaleureux, enveloppant. Il ajuste le volume et laisse la musique se déployer dans l'espace restreint mais confortable de son studio jusqu'à sa dernière note

Nouvelle manœuvre, la nuit et le micro sont à lui :

— Vous le savez, les années 90 ne sont pas forcément ma tasse de thé... Mais bon... là, on parle de Neil Young. Et lui, il échappe à toutes les décennies.

Harvest Moon, c'est un peu la chanson qu'on aurait tous aimé écrire : sobre, sincère, suspendue.

¹ Meraki : ardeur pour ce que l'on crée avec amour, passion et une part de soi dans chaque geste

Une ballade née d'un amour tranquille – celui qu'il partageait avec sa femme – et des nuits passées sous la lune d'automne.

On y entend tout : le temps qui passe, les saisons qui tournent, et cette tendresse un peu maladroite qu'on appelle la vie.

Et puis, détail que peu connaissent : le riff de guitare reprend presque note pour note celui d'un morceau des Everly Brothers, *Walk Right Back*.

Comme si, trente ans plus tard, Neil Young faisait un signe à ces pionniers d'une autre époque.

Vous voyez ? Même dans les années 90, on finissait toujours par revenir aux racines.

Mais avant de vous embarquer sur les rives du Cumberland River... laissez-moi vous raconter l'histoire un peu folle de *Walk Right Back*.

Automne 1960.

Quelque part dans un baraquement militaire, un jeune homme gratte quelques mots sur un carnet.

Son nom : Sonny Curtis.

Un seul couplet, un refrain, pas plus. Une chanson incomplète, un mot d'amour parti trop tôt.

Il écrit : « Walk right back to me this minute... bring your love to me, don't send it.¹ »

Et c'est tout.

Pas besoin d'en dire davantage. Ce qui manque parfois, c'est ce qui touche le plus.

Quelques semaines plus tard, à Nashville, deux frères du Kentucky – Don et Phil Everly – tombent sur cette esquisse. Ils la reconnaissent tout de suite.

¹ Reviens vers moi avec ton amour, ne me l'envoie pas

Ce n'est pas un chef-d'œuvre, pas une symphonie. Mais elle a cette évidence que seul le manque peut créer.

En studio, ils posent deux guitares, deux voix, et chantent le même couplet deux fois.

Comme un écho, ou une prière.

Et la magie se referme sur la bande.

Quand le disque sort, la face A s'appelle *Ebony Eyes*.

Mais c'est l'autre, la petite face B, qui trouve le chemin des cœurs.

Elle traverse les ondes, les océans, les années.

Parce que chacun, un jour, a attendu quelqu'un qui ne revenait pas.

Curtis racontera plus tard, amusé :

« J'avais écrit un deuxième couplet, mais les Everly avaient déjà enregistré la chanson. Peut-être qu'elle n'en avait jamais eu besoin. »

Et c'est vrai.

Certaines chansons, certaines histoires, sont plus belles quand il manque un morceau.

Alors, tendez l'oreille.

Peut-être qu'entre deux notes, vous entendrez ce qui s'est perdu. Mais ce qui est certain, c'est que la magie va frôler vos oreilles avant de s'y engouffrer.

Sa voix devient feutre, la musique est en marche sur la platine :

— Écoutez, laissez-vous porter... Walk Right Back, la soirée ne fait que commencer.

— Et vous aurez beau dire ce que vous voulez, faire ce que vous pouvez, rien ne pourra m'en empêcher

Chapitre 2

Alexandre aurait aimé se réveiller dans une image d'Épinal : doucement, au son du coq et de son chien, ce bon gros bâtard un peu crétin – mais moins que son frère – qui trépigne pour sortir.

Mais non, dès l'aube quand la campagne a cessé de blanchir, c'est une série de bruits de garage automobile qui l'extraie de sa torpeur. Un garage dans lequel il se serait assoupi au milieu des carcasses de voitures, au boucan si proche et si entêtant qu'il lui semble avoir dormi dans l'une des épaves de ce cimetière mécanique.

Guillaume...

Il soupire, retourne l'oreiller sur sa tête atténuant à peine le tumulte qui se joue sous ses fenêtres. Il reste ainsi quelques minutes sous la chaleur des plumes et des taies amidonnées pour jouir encore un peu de ce répit entre chien et poules où tout se met en place dans son esprit pour la journée. Net, précis, synthétique, sans perte de temps.

Se lever, enfiler ses chaussettes épaisses, encore rêches du dernier lavage, puis enfiler sa salopette de travail posée sur la chaise. Elle a la toile usée, des

taches incrustées de terre qui ne partent plus. Aux genoux, le tissu est plus pâle, poli par des années d'accroupissements.

Il attrape un t-shirt de coton, froissé, et s'y engouffre d'un geste brusque. Par-dessus, une chemise à carreaux un peu élimée, qu'il garde ouverte pour laisser passer l'air. Le matin est humide, alors il rajoute un vieux pull en laine, piqué par endroits, mais qui tient chaud. Sur le porte-manteau, il décroche sa veste de pluie, une parka verte tachée de boue, les poches pleines de ficelles et d'élastiques oubliés.

Avant de sortir, il glisse son couteau dans la poche, un Opinel qui a noirci avec le temps, toujours utile pour extraire une botte de poireaux ou couper une ficelle. Dans la poche intérieure, il fourre son petit carnet, aux coins gondolés, où il note les récoltes, les dates de semis et la liste des pannes de leurs engins.

Sur le pas de la porte il enfle ses bottes en caoutchouc qui collent un peu au mollet. L'intérieur est encore humide de la veille. Il hausse les épaules. Parfois, il met des gants pour protéger ses mains, mais ce matin il préfère sentir la terre nue. Il pose une casquette délavée sur sa tête – elle le protège autant du soleil que de la bruine.

Voilà. La tenue est prête, toujours la même, fidèle comme un outil. Rien d'élégant. Chaque pièce raconte une saison, une récolte, une pluie battante essuyée sans broncher. Alexandre ouvre la porte, respire une goulée d'air frais et humide, et s'avance dans la cour : la journée peut débuter.

— Guillaume, hurle-t-il au milieu de la cour.
Le bruit s'arrête.

Il sait que ce « Guillaume » hurlé ainsi n'est que l'amorce d'un savon comme il n'en a plus vu depuis quelques jours d'ailleurs. C'était la même chose avec ses parents. Ce « Guillaume » valait un oeil noir de sa mère et un oeil au beurre noir par son père. De la part de son frère ça allait encore. Il gémissait, le traitait de tous les noms d'oiseaux qu'il ne connaissait même pas mais il s'en foutait. Et puis il avait sa technique. Comme à l'école. Frapper avant de s'en prendre une bonne.

— Ouais ça va je sais que Monsieur aime faire la grasse mat' après l'émission du vendredi soir parce que Monsieur fait le marché le samedi matin. Mais Monsieur n'a toujours pas compris que le tracteur était notre meilleur ami et qu'hier soir quand Monsieur et son ami sont rentrés ils traînaient derrière eux une drôle de sale fumée noire ?

— Et ça ne pouvait pas attendre que je parte ?

— Oh ça va j'ai attendu six heures comme les flics dans les films.

C'est l'heure légale non ?

— Bon OK j'ai compris. C'est quoi cette fois ?

— L'injecteur de gasoil ou la pompe d'injection. Le moteur tourne mal, brûle mal le carburant, ce qui provoque l'enfumage et la perte de couple. Sans compter qu'au passage la courroie d'alternateur est effilochée. Sans alternateur plus de batterie, plus de charge et plus de tracteur non plus.

— Et donc ?

— Donc les patates tu vas les ramasser à la main en attendant que je répare.

— Mais tu as les pièces ?

— Bah pour l'injecteur à défaut de neuf je vais le nettoyer moi-même, pour les joints d'injecteur. J'en ai toujours d'avance. Et pour la courroie d'alternateur je dois en avoir une qui traîne quelque part. C'est bon le devis est accepté ? Je peux continuer à réparer ?

Guillaume a toujours été rangé dans la case « idiot du village » ou « crétin de la famille ». Les gars du coin l'appellent « l'autiste ». Et même si on associe ce mot à toutes les sautes d'humeur et à toutes les différences aujourd'hui, Guiguille n'a aucun symptôme de ce spectre. Au contraire, il est un génie dans son genre qui n'est simplement pas adapté à la société. Nul à l'école, nul avec les filles, nul en conversations de bistrot, il a fini par se replier sur lui-même pour se consacrer à sa grande passion.

La mécanique.

Toutes les mécaniques.

Guillaume ce qu'il aime par-dessus tout c'est ramener les objets à la vie quand leur funeste destin ne fait plus aucun doute.

Il n'a rien appris dans les livres, mais tout dans les gestes.

Enfant, il suivait leur père partout, observant, imitant, retenant tout : la manière de caler un moteur, d'écouter un cliquetis, de remonter un carburateur sans jamais forcer.

Le vieux n'est plus là depuis longtemps, mais Guillaume continue de lui parler quand il démonte un truc.

Comme si la mécanique restait leur langage commun, leur façon à eux de ne pas rompre le fil.

Fluet, nerveux, constitué de petits os, sa silhouette ressemble à un piquet de grange trop secoué. Toujours en déséquilibre. Guillaume est l'antithèse physique de son frère de deux ans son cadet : la note aiguë face au baryton d'Alexandre, roc massif, ancré, bâti dans un granit tout droit extrait des îles Chausey.

L'aîné ressemble à une jeune pousse étirée dans l'ombre du grand chêne, mais sa légèreté n'est qu'apparente. Ses mains fines, marquées d'une patine sombre de cambouis que l'eau ne déloge plus, son œil toujours en alerte, trahissent une énergie électrique capable de s'acharner sur un moteur récalcitrant jusqu'à l'aube. Il est le cerveau technique qui dénoue les problèmes que la force brute d'Alexandre ne peut que contourner, le filet subtil capturant ce que la grosse maille pourrait manquer.

Alexandre ne prend pas la peine de répondre. Pas le temps. Les champs l'attendent. Il commence toujours par les tomates sous tunnel. Les plants tirent la langue, les feuilles jaunissent, mais il reste encore de lourdes grappes rouge sombre. Il en cueille quelques cagettes, le geste précis, presque affectueux, en posant chaque fruit sans l'abîmer. Il sait que c'est la fin. D'ici deux semaines, il arrachera tout et sèmera de la mâche à la place.

En sortant du tunnel, il lève les yeux vers le ciel. Une lumière pâle filtre à travers la brume. Il prend la brouette et file vers les planches de carottes. Avec la fourche, il soulève les touffes, secoue le sol encore collant. Les carottes tombent en bottes épaisses, orangées, tordues parfois. Les mains deviennent vite rugueuses, tachées de brun. À côté, il arrache quelques betteraves, coupe les fanes, les range avec

soin. Les radis, eux, se laissent cueillir plus facilement : un geste, et les petits éclats roses et blancs surgissent, nets, impatients d'être rassemblés.

D'ordinaire ce genre de tâche n'est qu'une affaire de moteur. Mais la bête s'est accordé un petit repos dans l'atelier familial. Alors, pour les patates, c'est à la fourche-bêche qu'il devra mener la bataille.

Il les sort une à une, s'agenouille, ramasse, trie. Les belles d'un côté, les cabossées de l'autre. Il les gardera pour la soupe. Chaque panier pèse lourd, le dos tire, les bras aussi. Mais le tas grandit, lentement et cette lenteur a quelque chose de rassurant : la terre a donné, une fois de plus.

Il termine par les oignons et l'ail, qu'il avait laissés sécher. Les tiges craquent, les bulbes roulent dans les caisses. Le parfum pique un peu le nez, mais il aime ça. Dans la cour, les caissettes s'empilent. Elles rejoindront celles qui sont déjà dans la camionnette, prêtes à défiler dans leur plus belles robes sous les yeux des clients du petit marché du village voisin.

— *Je sens que vous êtes déterminé en effet. C'est bien.*
Mais...

Chapitre 3

Le bar ouvre à peine, ses tables en bois encore mouillées de rosée. Derrière, le jardin s'anime avec lenteur. La camionnette d'Alexandre grince un peu en reculant dans l'allée, mais il connaît les lieux par cœur. Il descend, ouvre les portes arrière. Les caisses sont alignées, les couleurs éclatent : le vert des courgettes, le rouge vif des tomates, le violet des aubergines. Il installe sa table sous un vieux pommier, où la lumière perce par petites taches d'or.

À sa gauche, Anatole le boulanger s'active.

Anatole, c'est pas vraiment un boulanger, pas dans le sens classique du terme. Il n'a pas hérité d'un four à bois dans le garage d'un grand-père moustachu, ni été formé dans le fournil familial où on se lève à trois heures du mat' pour enfourner des baguettes blanches comme des bébés. Non. Lui, il sort d'une école de commerce. La même qu'Alexandre d'ailleurs. Mais quand Anatole en parle, il prend cet air désabusé des types qui pourraient encore se retrouver consultants à Paris mais qui ont décidé de donner « du sens » à leur vie.

Alors Anatole, son CAP de boulanger agrafé à la boutonnière, fait du pain. Pas n'importe lequel, attention : du pain vegan. Il a même écrit

« PAIN VEGAN PÉTRI A LA MAIN ET CUIT AU FOUR A BOIS » en grosses lettres sur son panneau en carton recyclé. Les gens du coin haussent les sourcils, certains marmonnent un « foutaises ». Lui, il rigole, il dit que c'est pour attirer les Parisiens en vacances. En vérité, il s'applique surtout à tester ses vanes de stand-up au marché. « Un marché de miches » se plaît-il à dire. Il jauge la réaction des habitués ainsi que celles des touristes. Tantôt une lueur de connivence s'allume, tantôt une chute fait l'effet d'un four mal éteint. Ça l'amuse, il prend des notes dans sa tête pour les plateaux du coin, les cafés-théâtres où dix personnes rient dans leur bière et mettent deux balles dans le chapeau. Le prix de ses blagues.

Mais Anatole n'est pas que ça. Quand il ne pétrit pas sa pâte, il écrit des faits divers pour *La Manche Libre*, l'hebdomadaire du coin. Des chiens perdus, des scooters qui percutent des murets, des incendies de grange. Il a une plume un peu trop soignée pour ce genre de broutilles, mais il s'adapte. Ça lui fait toujours de la matière pour ses spectacles. Le soir, quand les gosses dorment – trois, tout petits, tout bruyants – il se cale avec son carnet et noircit des pages d'histoires pour ses enfants qu'ils devront partager avec tous les autres qui seront abonnés à la revue pour laquelle il gribouille. Des lapins qui découvrent la solitude, des oiseaux qui partent en voyage et ne re-

viennent pas, des grenouilles qui ne se transforment jamais en rien. Des contes pas si innocents que ça.

Sur le marché, il a toujours son air de grand type fatigué, la barbe pas rasée exprès pour donner un côté bohème. Trente-cinq ans, marié, femme en congé parental, trois mômes qui crient « papa » dès qu'ils le voient approcher avec un sac de farine. Et demain ? Qui sait ce qu'il fera demain ? Il pourrait se lancer dans le vin bio, ouvrir un café-librairie-brocante, devenir prof de yoga ou encore revenir à Paris vendre des concepts à des start-up et faire du pognon. Avec Anatole, rien n'est fixé. Son pain est bon selon ses clients, son humour un peu bancal selon sa femme et ses illusions toujours au chaud.

À l'entrée, il y a Cendrine, un nourrisson endormi dans le dos. Le genre de fille qu'on reconnaît de loin : sandales en corde, jupe ample qui claque dans le vent, et des tracts serrés dans les mains, qu'elle distribue avec un sourire un peu crispé, chaque prospectus arraché de sa pile lui coûtant un petit bout de sa propre foi.

Aujourd'hui, c'est pour le Café Populaire – pas un bar, une déclaration d'intention. On y refait le monde entre deux bières artisanales tièdes et des concerts de folk approximatifs.

Installé dans un ancien corps de ferme qui n'a jamais vu de carrelage, le lieu respire la terre battue, la sueur et le houblon. Guirlandes d'ampoules nues, tables bancales, affiches d'anciens festivals punaisées de travers. Ici, la déco c'est le manifeste.

Autour du comptoir, une faune reconnaissable entre mille : casquettes façon Peaky Blinders, boucles

d'oreilles accrochées aux lobes, foulards noués avec une négligence affectée, à la fois rebelle et bien élevé. Des types et des filles qui, sous leur allure d'utopistes champêtres, cherchent surtout à s'inventer une autre version d'eux-mêmes – plus pure, plus libre, moins salariée.

Cendrine a vingt-six ans, peut-être vingt-sept. Un sac en toile sur l'épaule, plein de badges et d'auto-collants qui crient « plus jamais ça » ou « grève générale ». Elle sort d'un master en socio qui ne mène nulle part, sinon à des contrats précaires dans l'animation culturelle et des week-ends passés à imprimer des flyers. Elle est de celles qui citent Bourdieu à l'apéro, mais qui finissent toujours par devoir emprunter de l'argent à leur mère pour payer le loyer.

Son visage est un mélange de sérieux militant et de douceur fatiguée. Ses cheveux, attachés n'importe comment, retombent sur ses joues. Seule sa frange coupée court sur le front n'est pas populaire. Elle est bourgeoise, taillée bien droit, bien proprement. Ses sandales laissent voir des pieds couverts de poussière, parce qu'elle ne circule qu'à vélo même si ça use, même si ça la met toujours en retard et même si pour le bébé ce n'est pas le moyen de transport le plus sûr.

Le père de l'enfant, un intermittent du militantisme, a préféré « prendre du recul » quand elle lui a annoncé la nouvelle. Une démarche qu'il poursuit encore, avec constance – quelque part entre la Drôme et la recherche de soi.

Quand Cendrine vous tend un tract, elle ne le lâche pas tout de suite. Elle vous fait face, le corps droit, un vrai phare breton, l'attention braquée sur

vous – gare à toi si je te surprends à le jeter —, avec une gravité qui impose une responsabilité à celui qui s’en empare : celle de le lire. Ce flyer distribué pour une soirée-débat sur « l’avenir des luttes locales » cesse dès lors d’être du papier : il est un engagement solennel. Peut-être qu’elle y croit vraiment, au fond. Peut-être qu’elle s’accroche parce qu’il faut bien tenir debout. Parce qu’à force de dire que c’est trop tard, que c’est foutu, il reste un peu d’énergie à produire : celle du désespoir.

Alors tant pis. Elle préfère ça à la résignation, à l’apathie. Elle continue à tracer, avec ses convictions pour seule boussole. Et dans ce marché où chacun vend ses produits, ses pains, ses poissons ou son miel, Cendrine, elle, vend des idées.

Un peu plus loin, Fernand l’Antillais – toujours élégant, tablier blanc sur chemise colorée et joie communicative – a disposé ses bouteilles de rhum bien arrangé, aux couleurs ambrées et profondes, dans une belle lumière. Devant lui, une friteuse crépite : des acras dorés, parfumés aux épices dansent dans l’huile de friture en faisant des bulles. L’air se charge aussitôt d’un parfum salé et piquant qui se mêle à celui du pain et du gâteau à l’ananas encore chaud mitonné par sa femme. Il interpelle tout le monde, offre des petits morceaux à goûter, raconte des histoires de son île entre deux éclats de rire.

Plus loin, il y a Willy, le marin-pêcheur. Sa camionnette sent le large, le sel et les algues séchées. Ses caisses vibrent sous le mouvement des araignées de mer et des homards dont les pinces sont ligotées par de gros élastiques. Sa voix est rare, mais elle sonne,

rocailleuse : elle porte la force de l’archipel qu’il arpente chaque jour. Il calcule ses pesées, dispense quelques mots, et explose d’un rire sincère quand on l’interroge sur la cuisson de « ces engins-là ». Et toujours la même question : départ à l’eau chaude ou à l’eau froide ? A la fin du marché, quelques petits malins tentent de négocier le prix du homard. Juste histoire de sauver la cargaison de Willy hein ! Alors il se raidit et remballage sa marchandise. Le homard bleu de Chausey n’est pas négociable.

A ses côtés, l’apicultrice, la femme du pêcheur. Elle est tranquille dans son coin. Elle aligne ses pots de miel, chacun d’une nuance différente : du doré pâle presque translucide au brun sombre qui rappelle la mélasse. Sur un petit morceau de pain du voisin, elle propose aux passants de tremper une cuillère. Ça colle aux doigts, ça brille au soleil et ça fond doucement en bouche. Ses abeilles, invisibles mais présentes dans son discours, semblent planer autour d’elle telle une escorte discrète.

Alexandre, lui, observe ce manège hebdomadaire qui lui offre un semblant de vie sociale. Ses tomates disparaissent vite, ses pommes de terre font le bonheur des anciens qui jurent qu’elles ont « le vrai goût d’autrefois ». Les enfants chipent des fraises qu’il laisse filer, les jeunes couples remplissent des paniers en parlant de ratatouille ou de soupes d’automne. Les conversations se croisent, se mélangent : une recette de confiture ici, une blague là, une météo discutée toujours. C’est le dénominateur commun de toutes les conversations.

Lorsqu’il est arrivé, Cendrine était déjà là. Il ne pouvait pas la manquer, avec sa silhouette flottante